

mènerai visiter Kinshasa, sur l'autre rive, j'étais l'enfant noir [...] je goûtais aux fruits si doux de l'arbre à pain, j'habitais dans une chambre de l'hôtel La Vie et demie [...] chaque soir, entre jazz et vin de palme, mon père aurait exulté de joie, et je me réchauffais au feu des origines. (171-172)

Et par endroits le lecteur est gratifié d'accumulations à la manière de Sony Labou Tansi qui lui permet également de mesurer l'étendue des connaissances multidimensionnelles de l'auteur dans leur complexité:

et alors ces gens de bonne réputation ont tendu un piège sans fin au patron avec les casseurs cogoulés qui sont venus au milieu de la nuit, au cœur des ténèbres, ils sont venus avec des barres de fer de Zanzibar, des massues et des gourdins du Moyen Âge chrétien, des sagaies empoisonnées de l'ère de Chaka Zulu, des faucilles et des marteaux communistes [...] ils sont venus avec tout cet arsenal impressionnant. (14-15)

Le roman, quoique œuvre de fiction, par définition, naît bien de quelque réalité. Aussi *Verre cassé* est-il traversé, sans sacrifier la surréalité, par des résonances autobiographiques: le romancier, comme son personnage principal, a ses racines à Louboulou —village déjà présent dans des livres antérieurs de l'auteur—; il est fils unique, orphelin de père et de mère —il éprouve beaucoup de chagrin du fait de ce vide— et il a vécu à Pointe-Noire. Sa vie à Paris nous vaut de croustillants micro-récits sur la sexualité des Africains de Paris.

Le douzième livre et sixième récit de Mabanckou, depuis 1993, vient confirmer et conforter tout le bien que la critique dit de cet écrivain congolais depuis qu'il est né à l'écriture et qu'il y apporte sa part d'originalité, d'inventivité et d'inventions. C'est d'ailleurs là l'un des éléments qui ont milité pour l'entrée de cet auteur au Seuil, l'une des plus prestigieuses maisons d'éditions de par le monde.

Alpha Noël Malonga
Université Marien Ngouabi de Brazzaville

BONI, Tanella (2005) *Matins de couvre-feu*, Paris, Éditions du Rocher / Le Serpent à Plumes, 316 pp.

Troisième roman de l'ivoirienne Tanella Boni. Professeur de Philosophie à l'Université d'Abidjan, membre de l'Académie mondiale de Poésie et Présidente de l'Association des Écrivains de la Côte d'Ivoire entre 1991 et 1997, elle est bien placée pour élever la voix et écrire sur

la Guerre Civile qui couve dans son pays depuis le 19 septembre 2002. Dans un article intitulé "Tolérance" écrit en 1997 l'auteur constatait qu'en 37 ans d'indépendance la Côte d'Ivoire n'avait pas connu de Guerre Civile et s'en réjouissait. Cependant, la peur commençait à la tirailler, une crise s'amorçait: les conditions socio-économiques de son pays liées à un discours politique qui fissurait l'esprit de ses concitoyens et divisait le pays ne laissait pas de place à une co-existence pacifique. La pensée unique établissait des rapports de violence et de concurrence entre "l'Autre et moi-même", face à ça, l'écrivaine prônait une éducation à la tolérance, une tolérance qui irait dans le "sens de l'humain", *de l'ordre de la rencontre, du vivre ensemble, du partage, de l'Amour et non de la cohabitation passive ou indifférente*. Pour elle, la violence ne fait pas partie de l'environnement naturel, s'il est vrai que dans un premier temps le rapport des humains au monde prend comme base l'affrontement et la domination, nous ne pouvons cependant pas assujettir le milieu et le cadre de vie à la violence, il faut protéger l'environnement naturel en établissant des rapports de tolérance, de rapprochement et de rencontre entre nous, les êtres humains.

Pour l'écrivaine, le renversement de cette violence peut s'initier par sa description, l'analyse de ses conditions de survie, de ses facteurs d'existence. Constaté ses effets pour, en aval, rencontrer ses causes et les dénoncer avec, comme principal enjeu, l'anéantissement de la violence ou du moins sa prévention. Dénoncer en décrivant et analysant dans le but de renverser cet ordre des choses et de rompre le statu quo:

[...] chercher des mots introuvables, dans un chaos où seule la vie, rien que la vie et l'amour qui l'accompagne méritent d'être défendus. (9)

Roman polyphonique où la mémoire tient une grande place dans l'exposition de chaque vécu. Il est divisé en quatre chapitres encadrés par un avertissement et un épilogue qui cherchent à cantonner la confusion fragmentaire qui définit ces vies. Le récit trouve son origine dans l'enfermement obligatoire de la narratrice chez elle pendant neuf mois, temps de gestation qui sera ici la conception d'une écriture:

Neuf mois, comme si on m'obligeait à être enceinte d'un enfant indésirable dont je porterais la grossesse tel un véritable calvaire. (19)

Je ne sais de quel monstre ma mémoire va accoucher, quels personnages je me réserve le droit de rencontrer à l'heure du couvre feu. (21)

La narratrice retrace donc l'histoire de Zamba, substitut de l'appellation Côte d'Ivoire, qui, après avoir été gouvernée par les Pharaons, est à l'heure du récit sous le mandat des Anges Bienfaiteurs:

Et, au fil des jours, la mort, les exactions quotidiennes et les atrocités de toutes sortes sont devenues si banales que le temps du couvre-feu nous l'appelons aussi *le temps des morts en sursis*... Car seule l'histoire de Zamba peut nous montrer pourquoi nous en sommes arrivés là, entourés de montagnes de cadavres amoncelés par des mains d'hommes sans moralité, vraies pourritures vivantes, qui se donnent le nom d'Ange bienfaiteurs. (25)

Cette Histoire se construit au fur et à mesure par le biais de récits emboîtés des différents personnages qui vont apparaître devant la narratrice. "L'Anarchiste", première partie du livre, retrace l'origine de son écriture, sa condamnation à l'enfermement après un entretien avec Kanga Ba. Celui-ci, descendant d'esclaves voués au service de la famille de notre conteuse, au service du Patriarche, est l'homme qui lui ouvrira les yeux devant l'étroitesse des liens invisibles qui unissent les familles. Il est le premier à contrecarrer le pouvoir des Anges par son discours et à anticiper les coïncidences qui feront de la narration la re-construction de la société à travers les re-constructions individuelles, chacun essayant de se retrouver, de se (con)-former; ainsi qu'à mettre en exergue des connexions insoupçonnées entre les êtres.

Le premier récit emboîté est celui d'Ida, son manuscrit envoyé à la narratrice, sa belle-sœur et amie, qui l'apprend par cœur, nous présente une femme qui après avoir perdu son père pour qui elle avait une profonde admiration, abandonne son mari et son incompréhension au profit d'un voyage à Athènes. C'est aussi un voyage à l'intérieur d'elle-même, voyage de rencontre avec un ancien ami, Timothée et avec sa fille adoptive Médiana, fille naturelle de Kanga Ba, écrivaine en herbe qui décrit son dernier cahier où elle dépeint ses souvenirs du pays, comme une "histoire d'Afrique au pied de l'Acropole", "celle où on a du mal à comprendre pourquoi on tue les gens". (56)

La deuxième partie s'ouvre sur l'histoire de la mère de la narratrice, souvent racontée à sa fille; celle-ci va lui conférer une forme écrite et l'utilisera comme fil d'Ariane pour remonter à l'origine de son identité. "La Bonne Femme" dessine le passé au moment des grands changements d'ordre dans les sociétés africaines; l'homme qui sera son père s'est d'abord enrôlé pour les chéchias rouges, plus tard, il sera tirailleur en France où il connaîtra une autre femme avec qui il fondera une famille et sera ultérieurement rendu à son pays où il aura deux enfants de plus, la narratrice et son frère Énée, mari abandonné d'Ida.

"Les matins du couvre feu" partie homonyme du livre, révèle la vie de la narratrice, son bien-être personnel, son indépendance. Apparaît Timothée, Ange dont elle était tombée amoureuse, et pour qui elle avait dépensé une fortune sans que cela ne lui rapporte rien sur le plan maté-

riel ni affectif. Fait son apparition Aya-Siyi, sa femme de confiance du maquis, détentrice de la mémoire collective et d'une prodigieuse mémoire individuelle. Il n'y a qu'elle qui restera aux côtés de sa patronne pendant sa réclusion, puisque Klo-Bouet, son chef cuisinier, la trahit laissant le Restaurant du Patriarche tomber entre les mains des Anges. Énée aussi fait son entrée dans le monde clos de la maison. Il vient lui faire part de sa séparation avec Ida à nouveau présente à travers l'écriture. Cependant ce sera son enfermement à la *MAL* (Maison d'Arrêt et des Libertés) qui sera le sujet de la dernière partie de ce roman: il y met à plat les grandes décisions de sa vie, ses enjeux, et sa rencontre avec son demi-frère, Charles Laclé, un des enfants que son père avait eu en France au moment de la Guerre. Leur relation fraternelle faussée par les circonstances ne pourra jamais être rétablie. Ida va le retrouver à Nantes, essayant d'écrire l'histoire de Zamba.

Les dernières pages du récit laissent *passer de l'autre côté de la montagne* le petit vendeur de journaux, innocent meurtrier? La narratrice ne veut plus *rien entendre, rien voir, rien dire*:

Et la nuit venue je retrouvais ma chambre. Le sommeil, encore une fois, s'était envolé. Mais je ne m'ennuyais pas. Je lisais la clé de l'énigme que je cherchais à résoudre. Cette fois-ci, je prenais mon temps, comme si j'avais toute la vie devant moi... (309)

Le livre se referme sur un épilogue rouge et noir, de sang et de deuil, la vie à Zamba n'est plus qu'un cauchemar, il n'existe pas de matin pour s'en réveiller, le silence envahit le pays qui ne se nourrit que de la Guerre. La violence continue à s'autogénérer, l'éclatement de la société déclenche l'éclatement de l'individu qui n'a comme chance de survie que sa re-construction à travers la communication: tous les personnages sont présents à travers un discours écrit ou oral, parfois les deux. Cette re-construction individuelle ou sociétale passe par la remise en place de la mémoire individuelle et collective.

Nathalie Narváez
Universidad de Cádiz

YÉDES, Ali (2003) *Camus L'Algérien*, Paris, L'Harmattan, 272 pp.

Renommé pour la portée universelle de sa philosophie, Albert Camus était revendiqué comme porte-parole des intellectuels occidentaux, surtout pendant les années d'après-guerre. Pourtant son écriture